L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 OCTOBRE 1889. 63ème Année

Gonzez & Dennet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 OCTOBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix ci-suivants :

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'Union monétaire latine.

La presse se demande, de divers côtés, non seulement en France, mais à l'étranger, ce qu'il va advenir de l'Union latine, que chacune des cinq puissances intéressées peut dénoncer d'ici au 31 décembre. Cette préoccupation est trop légitime pour qu'elle nous surprenne : les questions monétaires touchent, en effet, aux conditions essentielles du travail, et le moindre changement de législation dans un Etat peut avoir les répercussions les plus inattendues sur la situation économique et financière des pays les plus éloignés. Il se trouve, toutefois, que, par une rencontre assez rare dans les problèmes de cette nature, aucun doute sérieux n'est réellement possible sur la solution qui prévaudra ; l'Union latine ne sera pas dénoncée, et il y a à cela une raison bien simple : aucun des contractants n'a avantage à rompre l'accord existant.

" Pour la France—dit le *Temps*—c'est l'évidence même. L'Union latine, c'est notre œuvre. Nous pourrions chercher à l'étendre, mais non à la restreindre, et encore moins à la briser. En assurant, hors de nos frontières, le triomphe de notre système monétaire, nous avons réalisé un progrès qui profite, certes, aux nations qui l'ont accueilli, mais dont, sans conteste, l'influence française bénéficie, elle aussi. Il y a quelque douze, un congrès international constatait la généralisation du mètre, comme étalon universel des longueurs. L'adoption d'un étalon universel des valeurs est encore, il faut l'avouer, dans le domaine des rêves ; l'Union latine a marqué, du moins, un effort heureux pour passer d'une théorie un peu nébuleuse aux faits, et le succès qu'y ont trouvé les idées françaises nous interdit de répudier une quelconque alliance qui, pour être toute pacifique, n'en a pas moins son prix.

"Au point de vue strictement monétaire, nous ajouterons qu'on ne s'expliquerait pas une dénonciation venant de notre part, avant que les pouvoirs publics aient prononcé sur le principe même de notre système de monnaies. Le jour où ils auraient décidé que le franc d'argent constitue une pure illusion et qu'il doit servir d'unique étalon, l'Union latine aurait vécu ; nous ne l'en pas s'avancer beaucoup, ce nous semble, que de dire que cette révolution ne paraît pas imminente. Quelques vues hardies qu'on puisse avoir sur le fond même de la question, il se passera un certain temps avant que la France ait changé de système monétaire. La force des choses, cette puissance auprès de laquelle tous les théoriciens du monde pèsent assez peu, a même abouti à dicter à deux régimes naïvis qui, pour n'avoir pas été prémédité, n'en est pas moins très tolérable : nous nous trouvons, en fait, soumis à l'étalon d'or, tout en gardant une réserve considérable d'argent qui circule comme monnaie d'appoint. Une dénonciation de l'argent nous contraindrait gros, sans modifier d'une façon appréciable cette situation ; elle devrait être entourée, en tout cas, de mesures de sauvegarde très complexes, où la Banque de France aurait un rôle bien délicat. Le *statu quo*, dans ces conditions, chance de durer, au moins de s'éternuer. On ne voit pas, dès lors, à quoi rimerait une dénonciation de l'Union latine. Elle ne nous conduirait absolument à rien. Ce serait un coup de canon tiré à blanc. Nous avons, en vérité, mieux à faire qu'à jeter notre poudre aux moineaux.

" La Suisse a t-elle un intérêt différent du nôtre ? Nous le voyons pas. La Suisse n'a jamais abusé, il est vrai, ses préférences pour l'étalon unique d'or. Elle compte des économistes de premier ordre, qui, de longue date, avaient présenté à cette de l'argent. Mais la dépréciation de ce métal est telle, aujourd'hui, que les esprits les plus fermes hésitent à croire qu'elle puisse s'aggraver encore d'une façon plus alarmante. Puis, la Suisse a pris, une première fois, l'initiative d'une dénonciation de l'Union ; elle a été parvenue à faire admettre que chaque Etat serait tenu, à la fin de l'Union latine, à reprendre ses pièces de cinq francs en argent et à les rembourser, pour leur valeur nominale, en or. Elle est donc garantie contre tout aléa. L'argent, qui travaille, baisse ou gêne, qui circule chez elle, vaut, à son gré, de l'or en barre. C'est du change certain, sans perte possible. La Suisse est désintéressée dans la question. Ayant obtenu ce qu'elle voulait, elle n'a plus à rompre l'Union. Elle ne la dénoncera certainement pas.

"La Belgique et la Grèce sont dans une position toute spéciale en vertu même de la clause de remboursement en or pour les soldes d'ordre d'argent. Que l'Union prenne fin, et qu'il faille procéder à une liquidation : ces deux Etats se trouveraient débiteurs d'or. Il est peu à présumer qu'ils aillent de gaieté de cœur au devant d'un remboursement qui ne s'effectuerait pas sans difficultés. Si l'un ou l'autre, dans les circonstances actuelles se dénoncera l'Union latine.

"Reste l'Italie. C'est, à vrai dire, le seul inconnu de la situation. Certaines feuilles allemandes poussent l'Italie à rompre l'Union ; il se trouve des journaux italiens pour leur faire écho : l'Italie reprendrait son indépendance monétaire, comme elle a recouvré son indépendance commerciale en dénonçant le traité de commerce avec la France. Gouverneront-nous que, précisément, les conséquences de cette dernière mesure dont de nature à faire réfléchir les hommes d'Etat italiens ? Quels bénéfices l'Italie a-t-elle retirés de la guerre de tarifs qu'elle a déclarée à la France ? Jusqu'à présent, ils peuvent se résumer ainsi : un trouble commercial profond, que ne compensaient aucune indemnité. Des économies d'Italie peuvent seules s'en réjouir. Pour nous, on le sait, nous avons toujours déploré la cessation de l'entente entre l'Italie et la France ; nous n'avons rien épargné pour l'empêcher. A l'heure actuelle, l'agriculture, le commerce, la finance, traversent de rudes épreuves de l'autre côté des Alpes : voilà le plus clair profit de la dénonciation du traité de commerce franco-italien par l'Italie. Eh bien ! cette crise, quelque signal qu'elle ait, n'est rien auprès de celle qui éclaterait en Italie si cette puissance dénonçait l'Union latine. Oh et comment trouverait-elle de l'or pour rembourser les écus d'argent ?

" Voilà la situation respective des cinq Etats contractants. Elle est telle que, d'aucun côté, à moins d'un vent de folie, une dénonciation de l'Union latine ne peut venir."

Mlle Bébé commence à lire.

L'autre jour, elle s'exerçait toute seule, en jetant les yeux sur les premières pages de l'histoire sainte.

Tout à coup, elle s'interrompt.

—Papa, dit-elle, il était tout seul sur la terre, dit-elle.

—Oui, ma chérie.

—Ce pauvre homme ! comme il devait avoir peur des voleurs !

A la correctionnelle.

Le président.—Combien de fois avons-nous déjà été condamné ?

Le prévenu.—Je ne peux pas vous dire ; je ne sais compter que jusqu'à dix.

Aux confins de taureaux.

Un monsieur, très enthousiaste, a jeté aux torréadors l'éventail de sa femme et un paquet de cigarettes à lui. Ses fureurs étoilées, il empoigne le chapeau de son voisin et le précipite dans l'arène. Puis, chaleureusement à son voisin, d'une voix brisée par l'émotion :

—Dire que je ne peux pas jeter la femme, je m'enfonce !

FEUILLETON.

LES

Deux Mariages

DE CÉCILE.

—PAR—

V. VATTIER D'AMBROYSE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA RECLUSE.

(Suite.)

—Je ne vous *connais pas* ! Je vous en prie, madame, remettez-vous. Mon intention n'était pas de vous causer une peine, si légère qu'elle puisse être !

Chaque parole de l'étranger semblait pénétrer au fond de l'âme de Mme de la Gérandaye et y raviver un sombre chagrin. Son regard se leva, un peu hautain encore, mais bientôt elle jeta un faible cri et, toute tremblante :

—Monsieur Dutertre, est-ce vous ?

En même temps ses forces parurent près de l'abandonner.

—Pardonnez-moi, madame, dit Maxime en s'avançant vivement et en s'emparant d'une des mains de la jeune femme, qu'il serra un instant dans les siennes. Pardonnez-moi, j'ai eu mille fois tort de ne faire reconnaître ; je n'ai pas en assez d'empire sur ma volonté. Depuis quelques jours je vous voyais de loin : cela eût dû me suffire.

Mme de la Gérandaye essaya d'articuler quelques mots ; Maxime la prévint.

—Ne jugez pas trop sévèrement mon indiscrétion, se hâta-t-il de dire. Je suis, je vous l'assure, bien désolé du trouble où je viens de vous jeter. Je vous croyais calme, tranquille, avant que la malheureuse pensée de vous parler....

Mme de la Gérandaye avait repris possession d'elle-même. Domptant son émotion, elle interrompit le jeune homme :

—Monsieur Dutertre, je devrais, moi aussi, vous prier de me pardonner, car, tout d'abord, je ne vous ai pas reconnu et je ne vous ai pas accueilli comme je le devais. Ma mémoire est parfois voilée. Croyez, pourtant, que je n'ai pas perdu le souvenir de votre dévouement. C'est la seule chose du passé à laquelle je puisse songer sans qu'un sentiment d'amertume m'envahisse. Vous m'avez si noblement défendue contre tous !.... J'éprouve une joie réelle à vous tendre la main, à vous tout....

Par un geste charmant, plein de grâce, de timide retenue et de fierté, la jeune femme mit sa main dans la main de Maxime.

—Madame, dit-il avec un regard suppliant, démenti par la hardiesse de ses paroles, madame, vous ne voulez donc pas que je parte maintenant ?

—Au contraire, reprit-elle d'une voix grave et ferme, quoique d'une extrême douceur. Je ne vous demande pas, monsieur, de quitter S.....; ce serait excéder mon droit. Je vais, d'ailleurs, partir bientôt ; mais je ne vous occuperai plus de votre malheureuse aliénée. Je n'ai qu'un but, qu'une idée : tout ce qui pourrait m'en détourner, fût-ce d'un moment, je dois le repousser....

Non ! se hâta-t-elle d'ajouter en prévenant une protestation du jeune homme. Non, ne parlez pas de votre dévouement. Puisque vous en doutez ! Puisque ne pas y avoir une entière confiance ! Le passé répond pour l'avenir. Je vous promets d'avoir recours à votre expérience, à votre générosité, s'il m'arrivait d'être importunée à détourner de mon fils un péril menaçant.

—Cette bonne parole, madame, m'est une consolation....

Une grande clameur, composée de cris poussés de tous côtés sur la plage, interrompit le jeune homme. Mme de la Gérandaye se retourna vivement. Elle ne cria pas, mais le sang abandonna ses joues et, courant comme une insensée, elle se précipita vers la mer.

Maxime l'arrêta.

—Tranquillisez-vous, madame, comptez sur moi. Il n'y a aucun danger, la vague est calme.

En parlant, il avait jeté sur le sable son léger vêtement et son chapeau.

Un instant après, il nageait vigoureusement vers un objet, déjà presque indistinct, roulé par le flot.

Voici ce qui était arrivé.

Pendant l'entretien de Mme de la Gérandaye et de Maxime, le petit Félix avait continué à faire rouler le petit cercean à clochettes, qui l'amusait tant.

L'enfant courait au hasard, selon l'impulsion donnée par lui à son jouet. Il arriva ainsi à la limite de la plage. La vue de la mer ne l'effrayait aucunement. Depuis deux mois, il s'était familiarisé avec elle.

Soudain, le cerceau roula dans la couronne d'écume d'une vague folle. L'enfant bondit et voulut reprendre le jouet, une seconde vague plus forte le saisit lui-même. Renversé, il disparut sous l'eau. C'est alors que s'élevèrent les cris des spectateurs de la scène.

Un regard avait fait tout comprendre à Mme de la Gérandaye, et elle aurait rejoint Félix, si Maxime ne l'en eût empêchée.

Elle ne serait pas restée, toutefois, simple spectatrice du petit drame, si le pêcheur Hilaire n'avait, dès le premier moment, compris l'avantage qui pouvait résulter de la situation et ne fût accouru près de la pauvre femme.

—Craignez rien, madame, disait-il. Vous courez pas le sang, c'est rien, rien du tout. Le monsieur va, dans une seconde, rattraper le petit. Le fiot est si calme, Dieu soit loué ! que ça ne fera pas plus d'effet qu'un bain au cher petiot.

Mme de la Gérandaye se taisait. Blanche, d'une blancheur de cire, un tremblement convulsif agitait ses membres et elle tendait les bras comme pour recevoir l'enfant que Maxime s'efforçait d'atteindre.

Hilaire avait dit vrai : le danger était plus effrayant d'apparence qu'en grace. Cependant, le sauveteur semblait avoir peine à saisir le petit corps inerte. Deux fois, il toucha le vêtement de l'enfant, deux fois, il se trouva rejeté au loin.

—Le courant contrarie, expliquait Hilaire, en retenant toujours fortement Mme de la Gérandaye. Mais là, là, ayez patience un brin. C'est fini, les voilà en retour.

Maxime, en effet, tenait maintenant l'enfant et se retournait vers la plage. En une vingtaine de brasses vigoureuses, il put prendre pied.

La mère, alors, n'essaya pas de refouler un cri, le premier qu'elle eût poussé, en recevant sur son sein l'enfant évanoui.

Avec quelle force, quelle tendresse elle l'étreignait ! Avec quelle passion elle posa ses lèvres sur les petites lèvres décolorées, pour y ramener le souffle de la vie !

Sublime dans son égoïsme maternel, elle oublia tout, même le sauveur de son fils ! Avec une rapidité que nul n'aurait égalée, elle fut bientôt au seuil de la maison de Luc.

La nouvelle de l'accident y était déjà connue, les offres de service ne manquèrent pas. On voulait s'emparer de l'enfant, le soigner, mais Mme de la Gérandaye renvoya d'une voix brève.

—Il ne faut qu'un médecin, courez à..., je vous prie, dit-elle.

Vingt messagers pour un prirent le chemin du bourg.

Pendant ce temps, haletante de sanglots contenus, elle avait arraché les vêtements du petit Félix et, après l'avoir enveloppé d'une chaude couverture, continuait à le serrer sur son cœur.

Dans l'exhaltation de l'angoisse, elle ne s'aperçevait même pas qu'une teinte vive apparaissait sur le pâle visage et que la respiration bien faible encore mais régulière, entr'ouvrait la bouche mignonne du cher ange.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-elle, vous m'avez effroyablement punie. Je reconnaissance même cet aveu dénaturé ? .... Félix ! pitié ! pitié !.... Mon enfant !.... Mon Félix !.... Ai-je pu l'oublier un moment !.... Tu périrais sous mes yeux.... Ah ! je serais morte avec toi !.... Ton père ne l'aurait pas reçu seul .... Armand ! Armand ! continuait-elle en fixant ses regards sur un portrait de son mari, se tourne pas vers moi au visage aussi sombre ! Ton fils n'est pas mort ! Je ne sais pas une mauvaise mère !

Les paroles d'échappaient ainsi, pressées, sans suite, des lèvres de la pauvre femme. Il semblait que la raison l'abandonnât.

L'ondoie bruyante de Félix et de l'hôtesse, poussant enfin d'effroi, ramena un peu Mme de la Gérandaye au sentiment de la réalité.

—Prenez garde ! prenez garde ! s'écria-t-elle, en voyant l'hôtesse saisir une des mains du petit Félix.

—Oyez calme, ma brave, ma digne dame, répondit la Lucé ; certiant faut pas vous désoler. Tenez, je sais sûr qu'il n'a brin besoin de rien, le doux chérubin ! Voyez ses beaux grands yeux bleus, bien vivants !

L'enfant avait, en effet, ouvert les yeux.

—Maman ! balbutia-t-il.

Ce cri, ce nom si doux au cœur d'une femme sauva peut être la raison de la pauvre éprouvée. Un torrent de larmes jaillit de son cœur et l'anxiété qui l'étreignait en fut apaisée.

Le médecin du bourg arrivait en hâte ; il déclara qu'aucun danger sérieux n'existait. L'enfant avait seulement éprouvé une syncope passagère ; son âge et la douceur de la température ne laissaient redouter aucune complication.

L'état de la mère offrait plus de gravité. Mais la tension nerveuse se trouvant heureusement vaincue, des soins et du repos arrangeraient tout.

Le père Luc et sa femme montrèrent une joie bien touchante de cet oracle. Ils n'éprouvaient véritablement Mme de la Gérandaye. Elle était si peu gênante, en doute, point difficile et payait si généreusement !

Nous ne voudrions pas jurer que cette dernière considération n'exerçât une absolue influence sur ces braves gens ; mais, quoqu'il en fût, ils se montraient parfaitement disposés à rendre tous les services en leur pouvoir.

De plus, avec un zèle louable, ils eurent soin d'écarter les importunes accourus pour chasser aux nouvelles.

La journée s'écoula sans incident. Le soir venu, Mme de la Gérandaye, bien faible encore, mais assez remise, à son gré, pour quitter le lit, prit Luce de l'aider à se lever.

—Restez donc tranquille jusqu'à demain matin, madame. Pourtant, faut que je dise la vérité. Le monsieur qu'a sauvé le petiot est venu demander de vos nouvelles. J'ai pas osé le renvoyer comme les autres, parce que je m'ai dit que notre dame voudrait peut-être bien le voir ?

—Est-il ici ? interroge vivement la jeune femme.

—Je pense bien qu'oui. Faut-y aller voir ?

—Certainement, priez le d'attendre dans la grande salle, je vais vous suivre.

Luc sortit et revint presque aussitôt.

—Le monsieur est parti, dit-elle, mais il a promis de repasser chez nous demain matin.

Un moment, Mme de la Gérandaye hésita si elle devait faire prier Maxime de revenir. Toutefois, elle se contenta de répéter :

—A demain donc !

Mais, le lendemain, Maxime Dutertre ne se présenta pas chez Luc et Mme de la Gérandaye apprit qu'il avait quitté le village sans donner aucune indication ni sur la cause de son départ, ni sur l'époque de son retour, en admettant qu'il revînt à S....

V

PALMYRE FORTIN.

Assise devant une glace, dans sa chambre Palmyre, tourbillon, retardait tout en étudiant avec inquiétude les changements apportés, par le temps, à son visage.

—Quel artifice de parure dissimulera jamais ces rides menaçantes ? murmurait-elle. Je perds tout courage. L'attente est trop pénible ! Le chagrin me vieillit, j'ai peur !.... Pourquoi Maxime s'éloigne-t-il si souvent ? Voilà quinze jours écoulés depuis son départ.... Désparêt sans adieux, sans une lettre explicative.... La vieille Phroine m'a dit où il est allé. C'est un voyage bien mystérieux, car, en ce moment, il ne trouvera à *** aucun de ses nouveaux protecteurs.

S'il voulait s'installer à *** ? S'il allait préparer son habitation nouvelle ? mais non. Phroine en saurait quelque chose ; il eût bien fallu prendre les dispositions nécessaires.

Qu'est-il, alors ? Je pressens, je crains un changement dans ses projets. Je redoute l'emportement de la jeunesse. Aura-t-il assez de clairvoyance pour comprendre que je saurais être le soutien, l'appui de sa fortune ; que mon dévouement, mon intelligence l'éclaireront à attendre les hauteurs où il aspire ? Me verra-t-il avec les yeux de l'âme ou ceux de la passion ?

Ne préférera-t-il pas une jeune fille étourdie et rieuse, mais aux joues roses, au regard brillant, à moi qui, sans hésitation, ne ferait sa servante, si cela était utile à sa fortune ?

Si je pouvais aller à *** je devinerais vite ses projets. Est-il possible de sortir ? Il y a plus longtemps cette anxiété ?

Je vais lui écrire, je trouverai un prétexte, je dois le forcer de penser à moi.

Il n'a pas le droit de m'oublier, et il se trompe s'il croit pouvoir, impunément, feindre avec moi !

Le bruit de la porte que l'on ébranlait, interrompit les réflexions de Palmyre.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec impatience.

—Ouvre, répondit sa sœur. Ah ! si tu savais les nouvelles !

Quelles nouvelles ! interroge Palmyre en se pressant la porte.

—Tu t'enfermes donc ? se contenta de dire Angèle, qui promenait autour de la chambre un regard curieux. Tu devriens bien sombre depuis quelque temps !

—Que t'importe ! Tu ne me dérangeras pas, je suppose, uniquement pour me dire cela.

—Je te dérange ! Tu t'occupais donc de choses bien importantes ? Allons, prends un meilleur visage. Tu ne m'en rendrais plus quand je t'aurai dit mes nouvelles.

—Encore !

—Ne te fâche pas, j'arrive au fait, Cécile, tu t'en souviens, est allée prendre les bains de mer à S....

—Voilà une nouvelle vieille de deux mois.

—En ce qui concerne Cécile, mais pour ce qui regarde M. Dutertre....

—Maxime ! s'écria Palmyre, qui, dans l'éclat de sa surprise, oublia la présence d'Angèle.

Celle-ci fronça les sourcils.

—Vraiment, fit-elle remarquer d'un ton ironique, voilà un très beau cri ! Si j'étais méchante, je pourrais m'en tenir là, car je viens d'apprendre bien des choses. Mais je préfère tout te dire.... D'ailleurs, je le reconnais, tu saurais mieux que moi, tirer parti de la confidence.

Maxime est à S....., lui aussi.

Palmyre étouffa un cri de colère et de douleur.

—Qui t'a appris cela ? demanda-t-elle.

—M. Bertier, il le tient de M. Masson, le docteur de S.... Encore, si les choses se terminaient là ! Mais il y a, de plus, un véritable roman. Le petit Félix a failli être noyé.... Maxime l'a sauvé, et, maintenant, le voilà au mieux avec Cécile.

Palmyre ne répondit pas sur-le-champ : ses larmes eussent achevé de trahir son secret.

Sa sœur tenait fixé sur elle un regard scrutateur.

La réflexion n'était pas d'ordinaire, le fort d'Angèle.

La vieille folle avait peu d'esprit, moins encore de jugement ; toutefois, la jalousie lui donnait en cet instant une sorte de pénétration incisive.

Elle devinait que Palmyre s'était bercée des mêmes rêves dissimulés au fond de son propre cœur.

Maxime connaissait-il cet amour ? Le partageait-il ?

Questions bien difficiles à résoudre pour Angèle ; mais la possibilité d'une déception aussi affreuse que lui serait celle de l'abandon de Maxime, mettait en son âme un courage inaccoutumé.

Elle hasarda, à moi qui, sans hésitation, ne ferait sa servante, si cela était utile à sa fortune ?

Si je pouvais aller à *** je devinerais vite ses projets. Est-il possible de sortir ? Il y a plus longtemps cette anxiété ?

Je vais lui écrire, je trouverai un prétexte, je dois le forcer de penser à moi.

Il n'a pas le droit de m'oublier, et il se trompe s'il croit pouvoir, impunément, feindre avec moi !

Le bruit de la porte que l'on ébranlait, interrompit les réflexions de Palmyre.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec impatience.

—Ouvre, répondit sa sœur. Ah ! si tu savais les nouvelles !

—